

La Cité de Jefferson

« La Cité idéale ». Ce titre désigne le fameux Panneau d'Urbino, probablement peint dans les dernières années du XV^e siècle, et qui garde aujourd'hui encore tout son mystère ([ill. 1](#)), notamment parce qu'on n'est jamais parvenu à en déterminer l'auteur. Selon certaines hypothèses, il pourrait s'agir de nul autre que Leon Battista Alberti, l'auteur du *De re aedificatoria*, dont ce serait l'unique tableau préservé. Mais le mystère ne s'arrête pas là. Regarder cette cité, construite autour d'une perspective à point de fuite central, mais dont la vue est barrée par une rotonde percée d'une porte entrouverte, et dont le sol est tout entier carrelé de subtils motifs géométriques, tel un tapis de rêve, c'est avoir l'impression d'entrer dans l'irréalité, sentiment renforcé du fait que la cité est déserte. De légères traces de vie végétale à quelques-unes des fenêtres, mais pas trace de vie humaine, d'activité humaine.

Comme la beauté baudelairienne, cette cité idéale semble haïr le mouvement qui déplace les lignes. Pourrait-on imaginer que tous ses habitants se sont réunis dans cette rotonde à la porte entrouverte, et qui nous convie peut-être à faire de même ? Mais en vue de quel culte, ou de quelle assemblée ? Qu'est-ce qui se trame à l'intérieur de cet édifice ? Pour corser encore le mystère, les frontons des deux bâtiments du premier plan portent des inscriptions qu'on n'a cessé de chercher à déchiffrer, et qui demeurent inflexiblement muettes. Ce sont presque certainement des leurres qui excitent notre désir de sens et refusent de le satisfaire. Cette *Cité idéale* fait penser à la ville d'Ys, dans une des versions de la légende : Ys n'est pas engloutie à proprement parler, mais sa vie est comme suspendue, dans l'attente du geste ou de la parole qui la délivrerait du silence et lui redonnerait vie.

Mais alors, serait-elle encore idéale ? Certes non, puisque l'humanité ne l'est pas. Cependant, que vaudrait la cité réelle si elle ne tentait pas, si peu que ce soit, si mal que ce soit, de s'inspirer de sa sœur rêvée ? Et puisque le mot de cité recouvre à la fois une réalité architecturale et une réalité civique, n'est-on pas en droit de dire que les grands architectes comme les grands législateurs ou les grands hommes politiques, se sont laissé inspirer par un double idéal : celui

d'une cité belle et celui d'une cité juste ? Bien sûr, ils n'ont jamais fait qu'approcher ce double but, mais ne faut-il pas désirer la perfection pour trouver l'énergie de bâtir des habitats humains qui ne soient ni trop laids ni trop injustes ?

Si l'idéal politique et l'idéal architectural peuvent cohabiter chez le même individu, il est plus rare de trouver des hommes qui aient été à la fois de grands politiques et de grands architectes. Mais il a existé au moins un grand homme politique dont la passion majeure fut l'architecture, et qui fit bel et bien œuvre d'architecte. Et cet homme, assurément, voulut incarner dans son œuvre aussi bien son idéal de justice que son idéal de beauté. Il s'agit du troisième président des États-Unis, Thomas Jefferson (1743-1826), qui dirigea son pays durant deux législatures, entre 1801 et 1809. Non seulement Jefferson dressa lui-même les plans de sa fameuse maison de Monticello, à Charlottesville, dans sa Virginie natale, mais sans aller jusqu'à bâtir une cité entière, il a bâti une cité universitaire, qui est encore aujourd'hui le cœur de l'Université de Virginie. Mesurer cette œuvre d'architecte aux idéaux d'un homme qui fut le rédacteur principal de la Déclaration d'Indépendance, ne serait-ce pas un moyen de voir jusqu'à quel point une architecture peut exprimer un vœu politique, incarner dans la pierre ou la brique un certain idéal humain, idéal que Jefferson a tenté de servir en tant que président des États-Unis ?

*

Jefferson architecte puise à plusieurs sources¹, mais il en est une principale : la Renaissance italienne, ou pour être plus précis, l'œuvre d'Andrea Palladio, et singulièrement les villas palladiennes (car les églises n'intéressaient pas cet enfant des Lumières). L'œuvre architecturale de Jefferson est essentiellement palladienne. L'homme possédait cinq éditions différentes des *Quattro libri di architettura*, son livre de chevet. Mais, chose étrange, lors de son voyage en Europe, il ne poussa pas au-delà du Milanais, et ne vit donc aucune des villas palladiennes de Vénétie. Peut-être ne voulut-il pas mettre en danger son admiration en se confrontant aux œuvres qu'il plaçait si haut lorsqu'il en contemplait les plans et dessins dans le deuxième des *Quattro libri*.

Cependant, il est clair que son goût pour Palladio n'était pas seulement livresque, et ne tombait pas du ciel. Il fut éveillé par la

¹ La référence majeure sur le sujet reste l'ouvrage de Fiske Kimball, *Thomas Jefferson architect*, Boston, 1916 (rééd. Da Capo, New York, 1968).

médiation du palladianisme et du néoclassicisme britanniques.² On pourrait nommer, parmi ses intercesseurs, Richard Boyle (1694-1753), qui se fit notamment construire en 1726 la *Chiswick House*, palladienne à s'y méprendre. Vue de face, on jurerait la villa Rotonda, transplantée brique à brique dans un district de Londres, comme plus tard tels cloîtres de France et d'Espagne le seront à New York. Notons que Jefferson dessinera bientôt, pour la Maison Blanche de Washington, un projet également inspiré de la villa Rotonda³...

Mais le palladianisme anglo-saxon ne date pas de Boyle. Il a commencé un bon siècle plus tôt, grâce au fougueux Inigo Jones (1573-1652), véritable fils spirituel de Palladio qui, au cours d'un voyage décisif en Italie, et singulièrement à Venise, a rencontré Vincenzo Scamozzi, et lui a acheté, d'une main tremblante de dévotion, des dessins de son maître. Inigo Jones brûla vraiment du feu de Palladio, si vif que les brouillards britanniques ne parvinrent pas à l'éteindre. Sa fameuse Banqueting House de Londres, devant les fenêtres duquel Charles Ier fut exécuté en 1649, témoigne de sa passion pour l'architecte padouan. Or cette œuvre, Jefferson l'a très certainement vue et admirée lors de son séjour à Londres.

La route qui conduit Jefferson à Palladio est donc bien balisée. Mais au-delà de Palladio, et d'ailleurs en lui restant fidèle, Jefferson révérait les Romains, eux-mêmes héritiers des Grecs. Lors de son séjour en France, alors qu'il y était ambassadeur des États-Unis, entre 1784 et 1789, il visita la Maison Carrée de Nîmes (cf. [ill. 2](#)), dont Palladio parle dans son quatrième livre, et qui lui fit une impression puissante. Il la qualifia de « monument le plus parfait et le plus précieux de l'Antiquité encore debout. Sa supériorité sur les monuments de Rome, de Grèce, de Balbec [sic] et de Palmyre est

² Tout jeune, à Williamsburg, en Virginie, Jefferson avait fait la connaissance de l'architecte Richard Taliaferro (1705-1779), d'ascendance anglo-italienne, l'un des importateurs du style georgien dans la Nouvelle-Angleterre. De même connut-il le livre qu'un autre italo-anglais, ou plutôt un Italien installé en Angleterre, Giacomo Leoni (1686-1746), écrivit sur Palladio, et le traduisit, tout comme il traduisit le *De re aedificatoria* d'Alberti.

³ Ce projet ne fut pas retenu. En revanche, lors d'une reconstruction du bâtiment après l'incendie de 1814, le portique nord, évidemment palladien, qui demeure aujourd'hui, semble dû à une suggestion de Jefferson à l'architecte irlandais James Hoban. Le portique sud, semi-circulaire, est peut-être dans le même cas, si l'on admet que Jefferson a connu l'hôtel Thellusson de Ledoux, ou le château de Rastignac en Dordogne, mais il aurait pu s'inspirer aussi de la rotonde de l'Hôtel de Salm... Jefferson est en tout cas le concepteur des colonnades qui relient actuellement la résidence de la Maison Blanche à ses ailes est et ouest.

reconnue de tous⁴. » Le Capitole de Virginie, un projet de Jefferson, qui se fit alors aider par l'architecte français Charles-Louis Clérissieu (1721-1820), est directement inspiré, pour ne pas dire copié, de la Maison Carrée (cf. [ill. 3](#) et [4](#))⁵. Et de son propre aveu, Jefferson voulait y évoquer à la fois le républicanisme romain et la démocratie athénienne⁶. Voilà qui nous donne une première idée de la manière dont il pensait articuler sa pensée politique à ses conceptions architecturales.

Pour compléter le tableau des sources d'inspiration de Jefferson, il faut ajouter que durant son séjour en France, outre la Maison Carrée, il tomba en grande admiration devant deux réalisations parisiennes alors en construction, ou tout juste achevées. D'abord le dôme de la Halle aux Blés, voisine de Saint-Eustache, que des spectateurs enthousiastes comparaient à la coupole de Saint-Pierre de Rome (cf. [ill. 5](#))⁷. Jefferson ne songea pas à une telle comparaison, car on a déjà dit que les églises ne l'intéressaient pas. Mais les coupoles, oui, à commencer par celles de Palladio, ou celle du Panthéon de Rome, dont on va voir quel usage il fera. Il est clair en tout cas que son projet, rejeté, pour la Maison Blanche de Washington, s'inspirera du dôme de la Halle aux Blés (cf. [ill. 5b](#)).

Le deuxième bâtiment, alors en pleine construction, dont Jefferson déclare être tombé amoureux, c'est l'Hôtel de Salm (actuel Palais de la Légion d'Honneur), de l'architecte Pierre Rousseau (1751-1829). Jefferson en admirait surtout le salon en rotonde dominant la Seine (cf. [ill. 6](#)). Mais au-delà de ces réalisations qui lui étaient contemporaines, il reste essentiellement attiré par l'Antiquité gréco-romaine et par son intercesseur Palladio, qui incarne à ses yeux tout l'humanisme de la Renaissance.

*

⁴ Cité in Cl. Fohlen, *Thomas Jefferson*, Presses Universitaires de Nancy, 1992, p. 158.

⁵ Ce Capitole a été peint, peu après sa construction, par Benjamin Henry Latrobe (1764-1820), lui-même architecte, et représentant du style néo-grec en Amérique.. Latrobe assista d'ailleurs Jefferson lors de la conception de l'Université de Virginie.

⁶ Cf. Mabel O. Wilson, « Race, reason, and the architecture of Jefferson's Virginia stathouse », in Lloyd De Witt and Corey Piper (éds), *Thomas Jefferson architect*, Yale University Press, New Haven and London, 2020, p. 86.

⁷ Cette oeuvre était surmontée d'un paratonnerre : hommage de Paris à Benjamin Franklin. Comme ce dôme, en bois, a tôt fait de brûler, on l'a remplacé par une structure de métal. Les documents sur le dôme primitif sont rares. On en trouve un in A. R. Emy, *Traité de l'art de la charpenterie*, Paris, 1837-1841, vol. II, Planche 104, p. 148.

Mais lorsqu'on qualifie d'humaniste l'architecture renaissante, que veut-on dire au juste ? Si l'on en croit Rudolf Wittkower, la période faste de cette architecture est ouverte par Alberti, et fermée précisément par Palladio⁸. Or ces deux hommes considèrent la nature, c'est-à-dire la création tout entière, comme une structure harmonique et mathématique⁹, obéissant à une loi de proportions, faite de rapports élémentaires qui correspondent à des intervalles musicaux : l'octave (1/2), la quinte (2/3), la quarte (3/4). La musique et les mathématiques sont donc des sœurs¹⁰. Quant au corps humain, il s'inscrit dans des figures géométriques, qui elles-mêmes traduisent des sons musicaux¹¹. Dès lors, l'œuvre de l'architecte doit exprimer ces proportions, honorant à la fois le corps humain, l'âme humaine et l'univers créé par Dieu. Il ne s'agit pas de copier la nature, mais de retrouver dans l'œuvre sa « divine proportion », pour reprendre la formule de Luca Pacioli. De créer une beauté qui consonne avec la beauté de l'univers.

À cette vision harmonique et harmonieuse du monde et de la vie, Jefferson, fils des Lumières, ajoute une dimension inconnue aux hommes de la Renaissance, celle de perfectibilité, de progrès humain¹², et de progrès par la connaissance et par la science. Il est frappant de penser que sa principale réalisation architecturale soit une Université, où d'ailleurs, sans sacrifier les humanités, il voulut que la place des sciences soit la place première.

*

Et c'est dans ce double esprit, de dévotion à l'harmonie humaniste de la Renaissance et de foi dans la perfectibilité de l'homme, que Jefferson va tracer les plans de cette Université de Virginie. Certes, on pourrait se contenter de dire que cette œuvre est purement et servilement palladienne. James Ackermann, spécialiste américain de

⁸ Cf. Wittkower, *Les principes de l'architecture à la Renaissance*, trad. fr. Claire Fargeot, les Éditions de la Passion, Paris, 1996, p. 11.

⁹ Cf. Rudolf Wittkower, *op. cit.*, p. 138.

¹⁰ Cf. Rudolf Wittkower, *op. cit.*, pp. 128-135.

¹¹ Cf. Rudolf Wittkower, *op. cit.*, p. 19.

¹² Jefferson ne fait pas de référence directe aux architectes dits visionnaires de son siècle, comme Boullée ou Ledoux, mais il possédait dans sa bibliothèque divers ouvrages mettant en valeur leur idéal d'architecture-langage, qui doit émouvoir mais également instruire et parfaire les humains (cf. Gérard Le Coat, « Thomas Jefferson et l'architecture métaphorique : le "village académique" à l'Université de Virginie », *RACAR : revue d'art canadienne / Canadian Art Review*, 1976, vol. 3, n° 2 (1976), pp. 8-34 (ici, p. 11-12).

Palladio, écrit avec quelque dédain que « Jefferson fit de l'Université de Virginie une villa Trissino agrandie¹³ ». Non, c'est tout de même plus que cela.

C'est d'abord une leçon d'histoire de l'art, gréco-romain et palladien tout à la fois¹⁴. Dix pavillons se font face, deux à deux, et marquent les limites d'une vaste pelouse triplement étagée, conduisant à une Rotonde qui domine l'ensemble et en marque l'extrémité nord (cf. ill. 7, ill. 8, ill. 9). Ces dix pavillons évoquent ou citent des temples, des théâtres, des thermes romains (à partir des descriptions qu'en avait faites Palladio ou d'autres auteurs¹⁵), ou se fondent sur les exemples que les *Quattro libri* donnent des différents ordres classiques des colonnes : dorique, ionique et corinthien (cf. ill. 12, ill. 13, ill. 14). On constate ensuite que si les proportions de chacun des pavillons obéissent aux relations harmoniques cultivées par Alberti ou Palladio, c'est également le cas des dimensions relatives de l'ensemble du complexe. Ainsi, la longueur et la largeur de la pelouse observent, avec la longueur de la colonnade, ainsi qu'avec diverses dimensions de la Rotonde, notamment celle de son portique, ces mêmes relations harmoniques (par exemple les rapports 1/2, 2/3, 4/3, etc.).

Entre chacun des pavillons, Jefferson avait prévu des chambres réservées aux professeurs et à leurs familles, les étudiants logeant dans des « hôtels » en retrait immédiat des pavillons, où se donnaient les cours¹⁶. Il est certain que ces dix pavillons, tous semblables et tous différents, obéissant en outre à des règles d'harmonie héritées de l'humanisme renaissant, ont un sens politique, dans l'acception noble du terme. Il s'agissait d'illustrer ou plutôt d'incarner le républicanisme

¹³ Cf. J. Ackermann, *Palladio*, trad. Claude Lauriol, Macula, 1981, p. 67. La villa Trissino, en outre, n'est pas de Palladio, mais de Trissino lui-même. Elle a cependant fondé le mythe de Palladio, « inventé » par Trissino.

¹⁴ Sur l'histoire de l'UVA, on peut consulter « JEFFERSON'S UNIVERSITY - THE EARLY LIFE PROJECT, 1819-1870 », riche en plans et en documents anciens. Cf. <http://juel.iath.virginia.edu/home>

¹⁵ Jefferson s'est notamment inspiré du *Parallèle de l'architecture antique avec la moderne* de Roland Fréart de Chambray (1650) qui fut par ailleurs traducteur de Palladio en français.

¹⁶ Il semble que Jefferson craignait pour les étudiants les tentations amollissantes du voyage en Europe et voulait, pour l'éviter, leur offrir l'Europe à domicile. Et dans un sens, il est vrai que l'Université de Virginie est un concentré d'Europe, du moins de l'Europe vue comme le lieu du classicisme, du rationalisme et de la vertu virile (un des temples évoqués par deux des pavillons est celui de la *Fortuna virilis*). Les mots de chasteté et de vertu, comme d'équilibre moral, qui reviennent souvent dans les textes de Jefferson, donnent une tonalité puritaine à l'idéal d'harmonie palladienne. <http://juel.iath.virginia.edu/node/342>

romain et la démocratie athénienne, mais aussi l'unité dans la diversité, c'est-à-dire l'idéal même des États-Unis d'Amérique. On sait que le souci principal de Jefferson président fut de maintenir forts les pouvoirs et la singularité des différents États pour éviter tout centralisme, toute dérive monarchique ou autoritaire¹⁷.

L'unité dans la diversité, donc, et la communion dans les vertus antiques. Mais tout cela sous le signe des Lumières et dans l'espoir du progrès humain. C'est ce que signifie fortement la Rotonde centrale, le monument essentiel de l'Université de Virginie, vers lequel conduit irrésistiblement la suite ascendante des pavillons. Cette Rotonde est directement inspirée du Panthéon de Rome (cf. ill. 10, ill. 11). Un tel choix n'est pas seulement une révérence de plus à Palladio, qui décrit ce monument dans le quatrième des *Quattro libri*. C'est aussi et surtout que le Panthéon n'est pas une église et ne doit pas en être une (il n'y aura d'ailleurs pas d'enseignement de la religion à l'Université de Virginie). C'est le temple de tous les dieux, c'est-à-dire d'aucun, si ce n'est celui du savoir, puisque la Rotonde abrite la bibliothèque de l'Université¹⁸.

*

Je reviens maintenant à l'idée de cité idéale : est-il permis de dire que la cité réelle de Jefferson s'en rapproche tant soit peu, au sens où elle créerait un habitat pour l'humanisme des Lumières, et serait, mieux qu'un musée de l'homme passé, le lieu même où se pense et se vit l'homme présent, sous le signe de la démocratie éclairée par le savoir ? Cette question m'assaille d'autant plus que la cité universitaire de Jefferson n'est pas sans rappeler, certes sommairement, la *Cité idéale* d'Urbino, deux rangées de bâtiments conduisant dans les deux cas à une Rotonde essentielle et mystérieuse, même si la pelouse d'herbe de Jefferson était pelouse de marbre dans le panneau d'Urbino, dont la ville, en outre, se prolonge au-delà de son bâtiment central. Mais je me prends à rêver, devant ce fascinant panneau, que cette Rotonde-là, malgré la croix discrète qui la surmonte, est bel et bien le lieu du savoir, une bibliothèque où lisent et

¹⁷ Sur cette signification politique de la *varietas* architecturale, cf. aussi Fulvio Lenzo, « Jefferson : Architecture and Democracy », in *Jefferson and Palladio, Constructing a New World*, G. Beltramini and Fulvio Lenzo (éds), Centro Internazionale di Studi di Architettura Andrea Palladio, 2015, pp. 39-51.

¹⁸ Certains exégètes sont allés très loin dans l'interprétation allégorique de cette œuvre jeffersonienne, proposant une lecture maçonnique de son architecture (cf. Gérard Le Coat, *art. cit.*, pp. 24-34). Mais outre que Jefferson n'a pas été franc-maçon, gloser sur cet aspect, très conjectural, de son travail d'architecte, m'éloignerait par trop de mon propos.

méditent, dans un silence intense, les habitants de cette ville imaginaire, ourdissant la traduction de ses deux mystérieux frontons, pour y déchiffrer, qui sait, les tables de la loi démocratique...

La cité universitaire de Jefferson, elle, n'est pas imaginaire. Elle existe en trois dimensions, sur le sol de Virginie. Mais eu égard à tous les idéaux qui l'animent, qu'elle rassemble et qu'elle exalte, osera-t-on la qualifier de cité idéale, au double sens du mot « cité » : ensemble de bâtiments et communauté de citoyens ? Cité belle et cité juste ? Non, l'on n'osera pas : l'Université de Virginie a échoué à être une cité idéale, en tout cas dans l'acception civique du mot « cité ». Et cela, non pas à cause de ce qu'elle montre, désigne, incarne et met en scène, mais bien à cause de ce qu'elle cache, ou qu'elle a caché.

J'ai indiqué que professeurs et étudiants vivaient sur son site, ce qui faisait, *de facto*, de cette cité universitaire, une cité tout court. Jefferson la désignait d'ailleurs volontiers sous le nom de « village académique ». Mais afin d'assurer son intendance, l'institution disposait d'une main d'œuvre servile. Nombreux furent les esclaves qui, après avoir travaillé à la construction même des bâtiments, continuèrent d'œuvrer dans l'obscurité pour accomplir, au service des étudiants et des professeurs, toutes les tâches matérielles. Et quand je dis : dans l'obscurité, c'est littéralement qu'il faut l'entendre. Les lieux de vie des serviteurs-esclaves étaient cachés ; c'étaient des pièces largement souterraines, humides et malsaines, où les fenêtres étaient rares, quand il y en avait, la seule source de lumière étant parfois la porte qu'il fallait donc laisser ouverte¹⁹.

Jefferson a toujours montré un penchant pour les souterrains. Il faut dire que là encore, il se montrait fidèle au deuxième chapitre du deuxième livre de Palladio, qui compare une maison à un corps humain dont les membres « più belli » sont en vue tandis que les « meno honesti » doivent rester en des « luoghi nascosti ». Une maison se doit donc de situer toutes les nécessités dans « la più bassa parte²⁰ ». Leçon que Jefferson va suivre à Monticello, où les cuisines et autres ateliers sont en sous-sol, et c'est bien sûr des esclaves qui s'y affairaient. Ce système est généralisé à l'Université. Le motif de commodité n'est pas niable²¹. L'oppression et la sujétion qu'impliquait cette commodité ne le sont pas non plus.

¹⁹ Cf. Louis P. Neslon, « The architecture of Democracy in a landscape of slavery », in *Thomas Jefferson architect* cit., pp. 98-117.

²⁰ Cf. A. Palladio, *I Quattro libri di architettura*, Venetia, 1570, II, 2, p. 3.

²¹ Ainsi, le couloir qui passe sous la Rotonde permet aux habitants de la cité universitaire de la parcourir entièrement sans s'exposer aux intempéries.

Chose étrange : la *Cité idéale* d'Urbino cache tous ses habitants. La cité de Jefferson n'en cache qu'une partie, mais cela suffit à la dégrader à nos yeux. Car on tombe ici sur le scandale majeur : Jefferson fut le rédacteur de la Déclaration d'Indépendance, et celle-ci, on le sait, dit dans son exorde : « Nous tenons pour évidentes par elles-mêmes les vérités suivantes : tous les hommes sont créés égaux ; ils sont doués par le Créateur de certains droits inaliénables ; parmi ces droits se trouvent la vie, la liberté et la recherche du bonheur. » Comment l'auteur d'une telle phrase, et le concepteur d'une Université à la gloire de la liberté démocratique, put-il s'accommoder de l'esclavage ?

En fait, la question est complexe, et nous qui jugeons cet homme du dix-huitième siècle ne sommes pas nés comme lui dans un monde esclavagiste ; notre père et notre beau-père ne nous ont pas laissé, en guise d'héritage, des esclaves. En outre, il est juste de noter que Jefferson fut abolitionniste. Mais en tant que dirigeant politique, il craignait, s'il forçait l'abolition, de briser la fragile union des États. On sait d'ailleurs ce qu'il en advint plus tard. Du moins a-t-il obtenu en 1808, à la fin de son second mandat, la suppression de la traite. Il soulignait en outre qu'il ne fallait pas demander aux esclaves plus de travail qu'à des hommes libres. Son esclavagisme fut donc tempéré, si l'on ose dire²². Mais enfin, il fut bien réel.

En me proposant de réfléchir sur Jefferson architecte, je ne pensais pas que ma réflexion rejoindrait l'immédiate actualité de l'Université de Virginie. Celle-ci a repoussé au printemps 2021, pour cause de covid, l'inauguration, sur son site, d'un monument aux esclaves dont le travail forcé lui permit de vivre et de servir les idéaux jeffersoniens. Ce monument est en forme d'anneau brisé (cf. ill. 15). Je pourrais terminer là mon intervention : la cité idéale du Président-architecte n'était pas idéale du tout ; l'Université de Virginie, aujourd'hui, et c'est la moindre des choses, en prend pleine conscience et vient à résipiscence.

*

Très bien. Mais pour autant, quel sens y aurait-il à balayer d'un revers de main la tentative architecturale de Jefferson (qui d'ailleurs appartient légitimement au patrimoine mondial de l'Unesco) ? Malgré tout ce qu'elle a caché, malgré la réalité sinistre de l'esclavage, cette

²² D'un autre côté, on pourrait trouver sans peine, en lisant son unique ouvrage, les *Notes sur l'État de Virginie*, une explication cynique de sa contradiction : « Tous les hommes sont créés égaux », mais à le lire, les Noirs ne sont pas tout à fait des hommes.

cité universitaire, si elle n'est pas idéale, reste belle, comme tant d'œuvres réalisées au cours des millénaires avec le sang et la souffrance des hommes. Elle existe au-delà des fautes, voire des crimes de ceux qui l'ont bâtie. C'est d'ailleurs une consolation de notre humaine faiblesse, de penser que nos œuvres valent mieux que nous. La cité de Jefferson est plus juste que son créateur. Elle est fondée à garder son pouvoir sur notre sensibilité, notre mémoire, notre intelligence. Elle incarne en silence une idée de la beauté, de l'harmonie, de l'élan vers un savoir libérateur. Et pourquoi pas, une idée de la cité au sens de la communauté des citoyens, car si elle élève un temple au savoir, c'est parce qu'il n'est pas de citoyenneté ni d'égalité ni de liberté sans instruction. Cela reste vrai, aujourd'hui plus que jamais. Quant à l'anneau brisé qui commémore l'esclavage, il complète la cité sans renier son message humaniste. Tout au contraire.

Et cette idée de cité, lieu tout à la fois de beauté et de citoyenneté éclairée, que Jefferson tenta d'exprimer dans son langage d' pigone passionné, ne continue-t-elle pas d'inspirer et d'animer les architectes, surtout en période de crise ? Certes, les idéaux harmonieux et « harmoniques » de la Renaissance ne sont plus pour nous des vérités éternelles comme ils l'étaient pour un Alberti, pour un Palladio ; quant aux idéaux progressistes des Lumières, ils ont reçu dans notre modernité des coups plutôt sévères. Enfin, nos villes ont pris des dimensions qui eussent  pouvant  les hommes de la Renaissance, et Jefferson plus encore, qui (ancêtre en cela de Frank Lloyd Wright) détestait la ville.

Mais, pour autant que nous les revivions avec notre conscience contemporaine, pourquoi les idéaux de la Renaissance et des Lumières seraient-ils morts ? Ils peuvent encore et toujours nous inspirer, et nourrir notre idéal de la liberté, de la démocratie, sans même parler de la beauté – mais il faut en parler toujours. Bien sûr, nous ne « divinisons » plus la proportion de Palladio ou d'Alberti, et notre univers est devenu trop immense pour que nous puissions raisonnablement croire que notre corps est à son image. Mais nous avons besoin, aujourd'hui comme hier, de la mesure humaine. Et n'est-ce pas cette mesure, encore et toujours, que cherchent les architectes²³ ? C'est d'ailleurs bien connu : si le Corbusier s'en est pris à ce qu'il appelait l'intellectualisme de la Renaissance²⁴, son Modulor fut tout de même une version renouvelée de la *divina*

²³ Il paraît que Philip Johnson aussi bien que Ieoh Ming Pei n'ont pas dédaigné de recourir, dans certaines de leurs œuvres, aux fenêtres palladiennes.

²⁴ Cf. Le Corbusier, *Le Modulor*, Birkhäuser-Fondation Le Corbuser, 2000, I, pp. 61 et 74-75. ; II, pp. 14, 49-50, 200.

*proportio*²⁵ ; Le Corbusier n'a cessé de plaider pour « l'échelle humaine » et disait entendre, dans l'architecture, la musique²⁶.

La Cité idéale ne peut que rester idéale, mais si nous ne la rêvons plus, si nous ne concevons plus sur ce modèle éclatant et fragile, nos cités réelles, celles-ci, à coup sûr, sombreront dans la laideur, et nous dans la servitude. Et pour revenir une dernière fois à l'œuvre de Jefferson : elle a transplanté en Amérique le meilleur de l'Europe, d'une manière qu'on peut trouver littérale et naïve, mais qui n'en est pas moins émouvante, et qui mérite notre reconnaissance, à nous autres vieux Européens. C'est peut-être grâce à cette cité, qui sait, en tout cas grâce à ces institutions démocratiques et républicaines que le président Jefferson n'a cessé de défendre et de renforcer – c'est grâce à tout cela qu'au tournant de l'année 2021, un aventurier devenu président des États-Unis, et qui prétendit le rester en dépit du verdict des urnes, a échoué à jeter bas la démocratie américaine.

Pour terminer sur une note moins grinçante, je suis heureux de noter que parmi les étudiants de l'Université de Virginie, il y eut aussi bien Edgar Poe que le président Woodrow Wilson. Je suis plus heureux encore (j'allais presque dire : je suis fier) de relever que l'Afro-Américaine Rita Frances Dove, romancière et essayiste, Prix Pulitzer et poète lauréate des États-Unis, est aujourd'hui professeur de littérature anglaise là même où furent asservis ses ancêtres, à l'Université de Virginie.

²⁵ Cf. Bruno Marchand, *Théorie de l'architecture*, V, « La multiplicité des tendances : les années 1940, 1950 et 1960 », mai 2003, EPFL-ENAC-IA-LTH2, p. 36. Cet essai souligne l'importance de l'étude de Wittkower pour toute une génération d'architectes. Colin Rowe a pu établir des similitudes entre la villa Malcontenta de Palladio et la villa Stein, à Garches, de Le Corbusier (p. 38).

²⁶ Cf. Le Corbusier, *Le Modulor* cit., I, pp. 131 et 148.

Illustration 1 : [*La cité idéale*](#) (fin du XV^e siècle)



Illustration 2 : [La Maison Carrée de Nîmes](#)



Illustration 3 : [*Le Capitole de Virginie*](#)



Illustration 4 : [*Le Capitole de Virginie*](#) (Benjamin Latrobe)



Illustration 5 : *Le dôme de la Halle aux Blés*, Paris

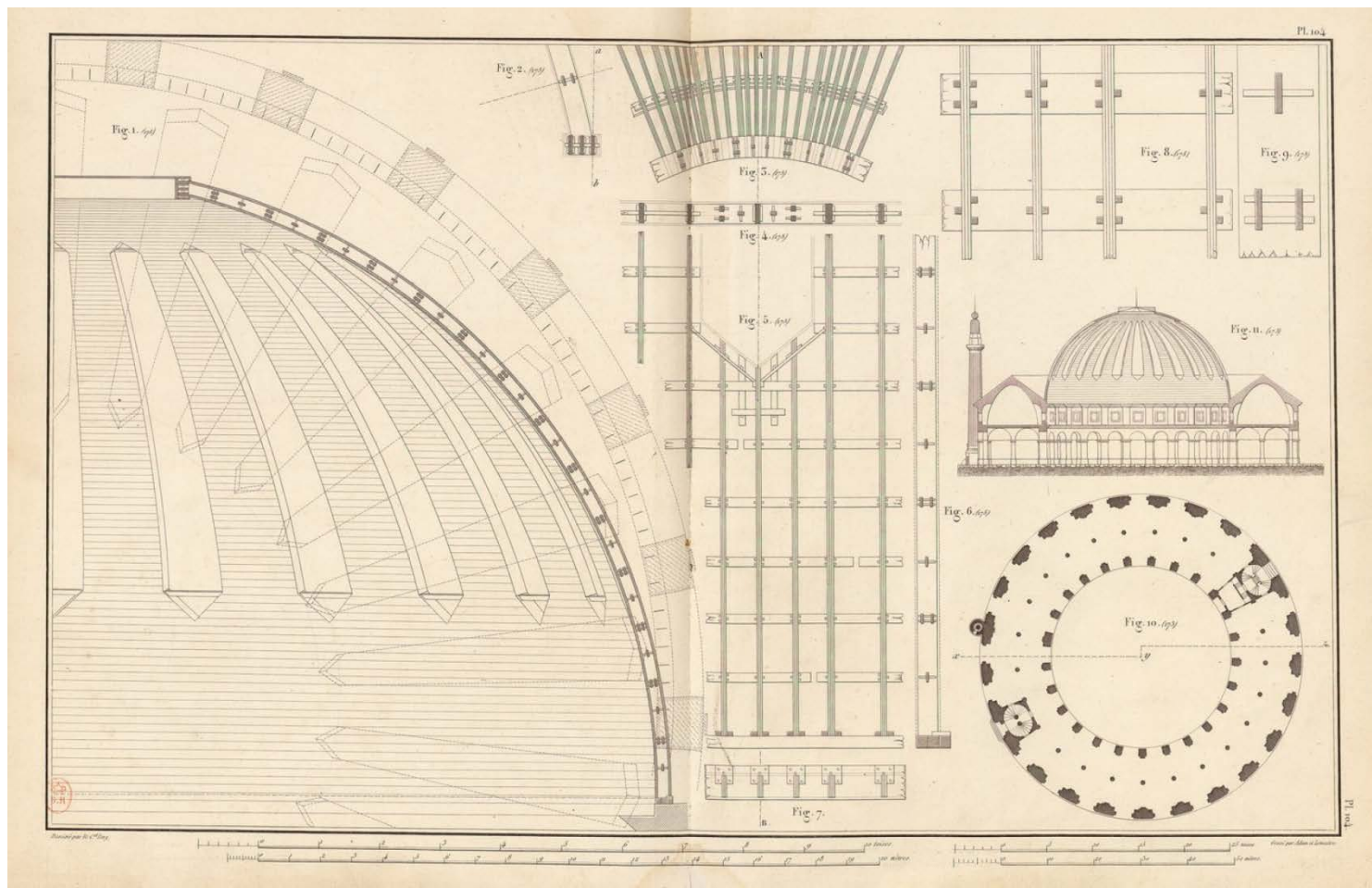


Illustration 5 b : Projet de Jefferson pour la Maison Banche

84 DR. KIMBALL AND MR. JEFFERSON



The original elevation Jefferson submitted to the President's House Competition. Unlike the preliminary drawings Kimball saw in Boston, this presentation drawing was not done in pencil on the coördinate paper but in pen and ink.

Maryland Historical Society, Baltimore, Maryland

Illustration 6 : Anonyme, *La construction de l'hôtel de Salm*



Illustration 7 : Université de Virginie, vue d'ensemble 1



Illustration 8 : Université de Virginie, vue d'ensemble 2



Illustration 9 : Université de Virginie, vue d'ensemble 3



Illustration 10 : Université de Virginie, dessin de la Rotonde par Jefferson

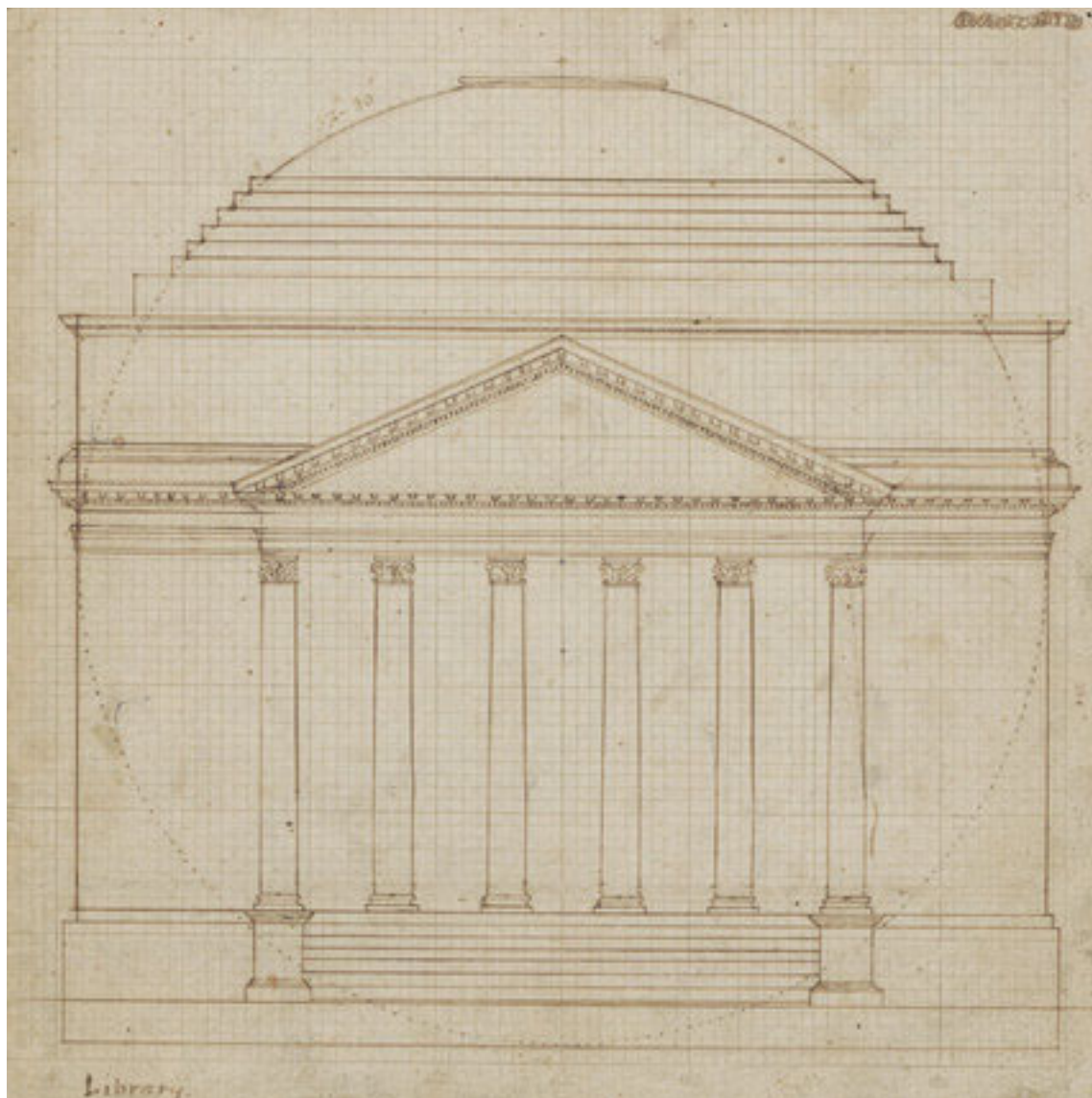


Illustration 11 : *Université de Virginie, La Rotonde*



Illustration 12 : Université de Virginie, vue prise de La Rotonde



Illustration 13 : [Université de Virginie, pavillons dorique et ionique](#)



Richard W. Longstreth
Image 9 of 49



Illustration 14 : Université de Virginie, pavillon corinthien



Damie Stillman
Image 28 of 49



Illustration 15 : [Université de Virginie, mémorial de l'esclavage \(projet\)](#)

